

Nous autres à Vauquois (1918) d'André Pézard : l'après-coup de la guerre

Exemplier

[1] Ce soir je me suis pris à penser. Et ma foi c'était bien le premier jour depuis que je suis au front ; car il fait bon ici en faisant son métier ne pas laisser trotter sa cervelle, et faire son métier ; c'est tout.

Alors je me disais que je serai bien emmerdé lorsque j'aurai à reprendre la vie civile, si c'est mon cas.

Tout seul, je ne saurai plus qu'entreprendre. Je n'aurai plus d'ordres à donner ; n'étant plus forcé à prendre à chaque instant des décisions pour beaucoup d'hommes je n'aurai sans doute pas le goût d'en prendre pour moi puisque ce sera inutile : je n'aurai plus à secouer les autres, à les exciter, à les calmer, à les soutenir, à les contenir, à les mener, à les reposer, je n'aurai plus à m'occuper des autres, je n'aurai plus qu'à m'occuper de moi ; et comme c'est menu, mesquin, étriqué ! car pour cela je n'aurai guère qu'à me laisser aller, sans secousse sans secousse et à subir au lieu de faire, de combiner, de créer et me réjouir. Je n'aurai plus la joie d'être avec mes camarades, d'être mêlé à mes camarades, d'être leur camarade, d'avoir des chefs et des subordonnés, de tenir ma place de soldat placé parmi d'autres. Pourquoi ferai-je ceci plutôt que cela, puisque cela n'intéressera que moi, alors que maintenant et sans peine je suis habitué et fait à me foutre de tout... et qu'alors j'aurai à me refaire des habitudes petites, à me promener dans une vie aux événements beaucoup moins graves et importants qu'à présent.

Zut, zut, zut alors !

J'aurais mieux fait de continuer à ne pas penser. Mauvaise vieille habitude qui revient sournoisement.

La vie, ce n'est pas tout ça.

(*Carnet de guerre*, n° 3, 11 novembre 1915)

[2] D'ailleurs j'ai toujours été très long à comprendre. Je n'ai compris que longtemps après mon évacuation que j'étais resté ennemi éternel de tout système et devenu sceptique, non conformiste et excellemment anarchiste. Il a fallu pour cela que je lise des tas de bouquins ou d'articles échappés à de mauvais esprits, et que dans leurs discours formulés je reconnaisse les mouvements d'esprit qui chez moi s'exprimaient en jurons, en silences rageurs, ou en pauvres sourires, ou encore en larmes.

(*Journal*, 28 octobre 1933)

[3] [...] pour mon compte j'ai toujours été très long à comprendre, et très « à la remorque » ; j'ai été très longtemps patriote bien-pensant moi-même (c'est peut-être pour cela que, par réaction excessive, j'ai plus tard maudit en bloc les historiens, pour d'autres raisons que Paul Valéry) ; j'ai été très long à juger la guerre : je n'ai compris ce que j'en pensais – sans m'en être avisé – que vers 1920 : comme c'est tard !

(*Lettre à Jules Isaac*, 15 juin 1936)

[4] [...] si le paysage et le « travail » des hommes ont eu, de Beaumont à Vauquois, quelques variations, je trouve des variations bien plus déconcertantes entre le bonhomme que j'étais alors et ce que je suis maintenant ; et je crois que ces variations m'ont bien rapproché de ce que vous étiez et êtes resté. C'est tout naturel, j'étais alors plein d'une bonne volonté enfantine qui m'a fait faire et dire beaucoup de bêtises. Ce n'est que peu à peu, bien lentement, que j'ai appris à me refuser, « ne rien croire » comme vous dites, en lisant des propos comme les vôtres, de mois en mois ; en m'apercevant que par bonheur mes souvenirs ne s'effaçaient pas trop vite, et qu'il était encore temps de comprendre ce que j'avais vu. C'est difficile (pour une tête comme la mienne) de passer de l'expérience au jugement, du particulier au général. Par bonheur aussi, n'aimant pas juger, je n'avais pas gardé des jugements en tête, jugements faux à démolir ensuite, je n'ai dû avoir honte de rien, sinon de la lenteur de maturation, une plante du nord ! Je crois que je suis devenu plus leste, vous m'avez dérouillé. (*Lettre à Alain*, 16 juin 1937)

[5] « Jamais je n'ai goûté autant de liberté qu'au front, je ne dis pas "eu", mais "goûté". Parce qu'elle était limitée par des tas de barrières fixes, dures, extérieures, au lieu que maintenant [je venais d'arriver à Lyon] il y a peu de barrières étrangères, et que tous les liens sont de moi-même. Les anciennes, je ne les aimais pas, mais ne les approchais pas : averti, je n'allais pas m'y cogner ; me tenant au large, j'étais au large ; les présentes, et celles, pires, de la khâgne [jamais aimé les concours !] je les avais adoptées, et les maintenais moi-même, à grand effort. Qui aurait pu m'empêcher de les sauter ? Personne, sinon ma seule décision. Au front, indiscipline bornée ; ici, discipline interne, sans bornes extérieures. »

(*Lettre à Alain*, 16 juin 1937).

[6] 1^{er} mars 1930

Quinze ans.

Le possédé revient là après avoir vécu, cherché, souffert, après s'être souvenu. Et il meurt de cette balle qui avait erré tout ce temps-là.

Novellino XXI (tre mostri di necromancia)

Et *inversement* la chasse infernale de Pécopin.

Il avait été blessé [guéri, avait vécu XL ans, était revenu là] Et l'on était à la même nuit où il était avant, dans la fièvre.

Le symbole est celui-ci : tu fais de la littérature, des souvenirs, des méditations, de l'art. Le jour où tu reviendras à la *chose* tout s'écroule et tu meurs de ce choc.

[...]

Pour amorcer le mélange du rêve et du réel, après la blessure à la tête et la fièvre, donner c. du réel l'évacuation etc. qui ne serait que le début du rêve ?

9h du soir.

Aujourd'hui, après ces années, je le tiens, je le tiens, tout se dispose et s'emplit avec aisance et bonheur.

Avant le coup, il y aura l'histoire, contée en tranches, du secteur fantôme et quelques conversations anticipations sur l'après-guerre « si nous en revenons ».

Après il y aura, sans aucun nom et tout au présent (mais il y aura des dates, 1920, 1925, 1950 ?), ou à l'imparfait comme Coignet, pour mieux mêler le vrai et le rêvé, des paysages, l'Arc de triomphe, la mer à Bonnières, la soupe au poisson, des pensées et des rêves qui deviennent plus fréquents vers la fin pour amener l'incertitude dans l'esprit du spectateur. Et les souvenirs, et la lecture des livres de guerre, et la mort envahissante qui gâche la vie et la rupture des amours et des amitiés, et tout qui s'altère, des brumes malades lyonnaises, une obsession qui monte, la dernière relève, ma nuit depuis guerre à Aubreville, puis les lignes et... la mort au petit matin. On verra au début du livre le camarade qui ramasse le blessé en 16, et qui achève sa phrase ou son geste à la fin, quelques heures (de délire) après.

On reverra, dans ce temps fantastique, un mort qui sera bonnement vivant. « Je te croyais mort ». « Dis-moi que tu n'es pas mort ! » etc...

Et le coup (balle ou éclat) définitif sera le 1^{er} dans les mêmes détails : mais le 1^{er} coup on le voyait en souvenir – poétisé par l'incompréhensible magie du souvenir et du regret ; le 2^e ne sera que la brutale, affreuse guerre. La vraie.

[7] 18 nov 31

Possédé

La IIe partie (après le coup ; rêve...) en petites phrases.

À la ligne chaque fois (j'avais d'abord pensé : 50 ou 100 pages sans alinéa. Ça revient au même. À la ligne vaut mieux). Au présent (hors du temps.

Jusque-là, à la 3^e personne

Ici : je (mais qui ?)

La fin, de nouveau : *il*.

--

Dans II, il n'y a que :

Rêves, visions Provence ; Levant, Lyon, etc.

et théories / liv. guerre

(confection du journal. Entremêlé)

[8] 25 janvier 1926

Cette nuit encore...

Combien de fois, déjà ou encore à demi éveillé, ai-je respiré en rêve l'air nocturne de la guerre, non tourmenté ou inquiet, mais ancien et cher, à en sangloter. Sans comprendre quelle insaisissable essence me grisait là – et chaque fois je frémissais à m'imaginer que dans un instant j'allais avoir la soudaine révélation de ce qu'il fallait dire pour fixer cette surhumaine émotion inconnue du réveil, et dissolvante, et exquisément, uniquement nostalgique...

Ce n'était pas le sentiment du danger qui nous faisait vivre si intensément, car nous vivions tout simplement, et le rêve seul...

Seul le rêve nous fait fraterniser avec les 1^{ers} hommes paniques.

Il ne s'agit pas du prix de la vie menacée, mais du prix de la vie pure : sans ces inventions du travail et de la distraction. L'instant.

Mais alors on ne savait pas.

Il n'y a que le rêve actuel et ce trouble épouvantablement doux. Oh quelle douloureuse joie surhumaine, quel spasme triste, sanglotant et riant, de retrouver cela, dans un souffle de nuit immobilisé et reconnu pour l'éternité.

Ô mes paysages d'alors, aimés comme des amis, comme une adorée... que je n'ai pas connus et ne connais que perdus dans le temps... Musique grondante et tendre des larmes en grappes pressées et heureuses.

Souvenir à l'état pur.

Si je te tenais... ô quels poèmes !

[9] 3 mars 1926

J'en ai oublié combien depuis la 1^{re} fois... Et chaque fois pourtant avec plus de conscience je m'adjure de me souvenir au réveil de la qualité, de la couleur de cette vision si directe que j'ai en rêve de ce que la guerre avait de beau, vivant et déchirant, d'une tendresse ivre pour mes amis, la nature et la vie. Et c'est perdu.

*